**Les oiseaux de passage**

**C'est une cour carrée et qui n'a rien d'étrange : Sur les flancs, l'écurie et l'étable au toit bas ; Ici près, la maison ; là-bas, au fond, la grange Sous son chapeau de chaume et sa jupe en plâtras.**

**Le bac, où les chevaux au retour viendront boire, Dans sa berge de bois est immobile et dort.**

**Tout plaqué de soleil, le purin à l'eau noire Luit le long du fumier gras et pailleté d'or.**

**Loin de l'endroit humide où gît la couche grasse, Au milieu de la cour, où le crottin plus sec Riche de grains d'avoine en poussière s'entasse, La poule l'éparpille à coups d'ongle et de bec.**

**Plus haut, entre les deux brancards d'une charrette, Un gros coq satisfait, gavé d'aise, assoupi, Hérissé, l'œil mi-clos recouvert par la crête, Ainsi qu'une couveuse en boule est accroupi.**

**Des canards hébétés voguent, l'oeil en extase.**

**On dirait des rêveurs, quand, soudain s'arrêtant, Pour chercher leur pâture au plus vert de la vase Ils crèvent d'un plongeon les moires de l'étang.**

**Sur le faîte du toit, dont les grises ardoises Montrent dans le soleil leurs écailles d'argent, Des pigeons violets aux reflets de turquoises**

**De roucoulements sourds gonflent leur col changeant.**

**Leur ventre bien lustré, dont la plume est plus sombre, Fait tantôt de l'ébène et tantôt de l'émail,**

**Et leurs pattes, qui sont rouges parmi cette ombre, Semblent sur du velours des branches de corail.**

**Au bout du clos, bien loin, on voit paître les oies, Et vaguer les dindons noirs comme des huissiers.**

**Oh ! qui pourra chanter vos bonheurs et vos joies, Rentiers, faiseurs de lards, philistins, épiciers ?**

**Oh ! vie heureuse des bourgeois ! Qu'avril bourgeonne Ou que décembre gèle, ils sont fiers et contents.**

**Ce pigeon est aimé trois jours par sa pigeonne ;**

**Ca lui suffit, il sait que l'amour n'a qu'un temps.**

**Ce dindon a toujours béni sa destinée.**

**Et quand vient le moment de mourir il faut voir**

**Cette jeune oie en pleurs : " C'est là que je suis née ; Je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir. "**

**Elle a fait son devoir ! C'est à dire que oncque Elle n'eut de souhait impossible, elle n'eut Aucun rêve de lune, aucun désir de jonque L'emportant sans rameurs sur un fleuve inconnu.**

**Elle ne sentit pas lui courir sous la plume**

**De ces grands souffles fous qu'on a dans le sommeil, pour aller voir la nuit comment le ciel s'allume**

**Et mourir au matin sur le coeur du soleil.**

**Et tous sont ainsi faits ! Vivre la même vie Toujours pour ces gens-là cela n'est point hideux Ce canard n'a qu'un bec, et n'eut jamais envie**

**Ou de n'en plus avoir ou bien d'en avoir deux.**

**Aussi, comme leur vie est douce, bonne et grasse ! Qu'ils sont patriarcaux, béats, vermillonnés,**

**Cinq pour cent ! Quel bonheur de dormir dans sa crasse, De ne pas voir plus loin que le bout de son nez !**

**N'avoir aucun besoin de baiser sur les lèvres,**

**Et, loin des songes vains, loin des soucis cuisants, Posséder pour tout cœur un viscère sans fièvres,**

**Un coucou régulier et garanti dix ans !**

**Oh ! les gens bienheureux !... Tout à coup, dans l'espace, Si haut qu'il semble aller lentement, un grand vol**

**En forme de triangle arrive, plane et passe.**

**Où vont-ils ? Qui sont-ils ? Comme ils sont loin du sol !**

**Les pigeons, le bec droit, poussent un cri de flûte Qui brise les soupirs de leur col redressé,**

**Et sautent dans le vide avec une culbute.**

**Les dindons d'une voix tremblotante ont gloussé.**

**Les poules picorant ont relevé la tête.**

**Le coq, droit sur l'ergot, les deux ailes pendant, Clignant de l'œil en l'air et secouant la crête, Vers les hauts pèlerins pousse un appel strident.**

**Qu'est-ce que vous avez, bourgeois ? soyez donc calmes. Pourquoi les appeler, sot ? Ils n'entendront pas.**

**Et d'ailleurs, eux qui vont vers le pays des palmes, Crois-tu que ton fumier ait pour eux des appas ?**

**Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages. Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,**

**Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages. L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.**

**Regardez-les ! Avant d'atteindre sa chimère,**

**Plus d'un, l'aile rompue et du sang plein les yeux, Mourra. Ces pauvres gens ont aussi femme et mère, Et savent les aimer aussi bien que vous, mieux.**

**Pour choyer cette femme et nourrir cette mère, Ils pouvaient devenir volaille comme vous.**

**Mais ils sont avant tout les fils de la chimère, Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous.**

**Ils sont maigres, meurtris, las, harassés. Qu'importe ! Là-haut chante pour eux un mystère profond.**

**A l'haleine du vent inconnu qui les porte**

**Ils ont ouvert sans peur leurs deux ailes. Ils vont.**

**La bise contre leur poitrail siffle avec rage. L'averse les inonde et pèse sur leur dos.**

**Eux, dévorent l'abîme et chevauchent l'orage.**

**Ils vont, loin de la terre, au dessus des badauds.**

**Ils vont, par l'étendue ample, rois de l'espace. Là-bas, ils trouveront de l'amour, du nouveau. Là-bas, un bon soleil chauffera leur carcasse Et fera se gonfler leur cœur et leur cerveau.**

**Là-bas, c'est le pays de l'étrange et du rêve, C'est l'horizon perdu par delà les sommets, C'est le bleu paradis, c'est la lointaine grève Où votre espoir banal n'abordera jamais.**

**Regardez-les, vieux coq, jeune oie édifiante !**

**Rien de vous ne pourra monter aussi haut qu'eux.**

**Et le peu qui viendra d'eux à vous, c'est leur fiente. Les bourgeois sont troublés de voir passer les gueux.**